

XX

Chalumot partageait une modeste chambre avec le brigadier-chef Jacomard, un ancien garçon de ferme qui terminait sa cinquième année de volontariat, et s'apprêtait à rempiler. Outre sa malpropreté, sa balourdise, ses manières d'homme des bois, Jacomard se saoulait tous les soirs à la cantine, venait cuver sur son lit sa bière ou son vin blanc, puis en aspergeait le plancher vers les onze heures, même lorsqu'il tentait de réduire les dégâts en utilisant son casque ou sa gamelle. Jacomard avait trouvé ce seul moyen pour « tuer son bourdon » et ne pas tromper sa fiancée, une tricoteuse à domicile des environs de Verdun. Quatorze jours d'une claustration adoucie par l'ivresse, et, le quinzième, perme en poche, il allait rejoindre « sa poupée ». Il en rapportait régulièrement un souvenir, une relique, paire de bas, soutien-gorge, culotte, combinaison, qu'il ajoutait aux autres, sous son traversin, et dont la vue, ou l'odeur, lui était un réconfort.

Chalumot s'habitua difficilement à ce contact, d'autant plus que Jacomard s'ingéniait à se rendre désagréable. Jusque-là douillettement installé dans la crasse, il ne comprenait pas que Chalumot voulût purifier sa porcherie. Rien ne pouvait le convaincre, ni la persuasion, ni les menaces, ni la promesse d'un bidon de « picrate », ce qui, d'ailleurs, eût aggravé les choses. Simon dut se résigner, attendre que son voisin, fragile des bronches, fût endormi, pour oser ouvrir la fenêtre et

renouveler l'air, recourir à toute sa patience pour tirer de dessous son lit, vingt fois d'affilée, les chaussettes sales que Jacomard y camouflait afin de s'épargner des représailles en cas d'inspection, et, secondé d'un soldat, laver la chambre à grande eau chaque semaine...

Le premier jour, Simon s'était empressé d'édifier une sorte de bureau-bibliothèque, très rudimentaire, en usant de la table et de quelques vieilles caisses. Jacomard, le regardant se démenner, lui dit, la main sur le tas de livres :

– Qu'est-ce que c'est qu'tous tes bouquins ? Des manuels du gradé ? Des cours d'automobile ?

– Oh non ! dit Chalumot. Je ne me donnerais pas tant de mal... Ce sont des romans... Des ouvrages de littérature classique...

– À quoi ça va te servir, alors ?

– À moins m'ennuyer, ici... À préparer un travail pour après ma libération. Si vous aimez lire... Seulement, faudra les soigner... Ne pas les tacher d'huile ou de cambouis...

Simon regretta tout de suite cet essai d'amabilité... Mais le brigadier-chef n'y était pas sensible.

– Crains rien, dit-il. Moi, la lecture, j'm'en tamponne. Pourvu que j'aïlle auprès d'ma petite poule tous les quinze jours, et que le patron de la cantine me fasse crédit quand j'suis fleur, c'est tout ce que je demande... Tes bouquins, j'y toucherai pas... J'peux déjà pas arriver à lire mon *Gradé du Train*...

Une fois, cependant, Simon s'aperçut d'un décalage, sur la rangée supérieure de sa bibliothèque. Intrigué, il prit un ou deux livres, et n'en crut pas ses yeux. On avait déchiré les pages à pleine main dans l'*Adolphe* et la *Chartreuse de Parme*... Jacomard, qui entraît justement, n'en disconvint pas.

– Ben oui, dit-il, les feuilles blanches, c'était pour inscrire mes corvées. Les autres, les feuilles qu'étaient imprimées, j'les ai coupées un midi que j'avais la cliffe et pas d'papier-cul...

Moi, j'ai pensé qu't'y verrais rien... C'est pas grave, quoi! Un bouquin, c'est qu'un bouquin...

Pourtant hostile à toute violence, Simon gifla Jacomard à la volée. Puis, apitoyé par cet innocent qui se préservait le visage de son bras, comme un gosse, Simon eut honte de son geste.

– Allez, dit-il, excuse-moi. Je n'ai pas su me retenir. Mais les livres, comprends-tu, c'est toute ma vie pour l'instant...

– J'm'en fous! dit Jacomard. Je vais me plaindre au capitaine... Depuis qu't'es dans ma piaule, j'suis plus tranquille. J'peux plus faire c'qui me plaît... J'en ai marre. J'aurai trente ans l'mois prochain, et j'veux pas me laisser emmerder par un bleu comme toi... J'irai tout raconter au capitaine, que j'te dis...

Il y courut, en effet, et le capitaine Déodat sauta sur l'occasion pour cingler Chalumot.

– Ainsi, propre à rien, vous vous vengez de votre médiocrité en rouant de coups votre camarade Jacomard? Vous profitez de sa faiblesse de constitution? Je vous savais paresseux, anarchiste, indigne de la moindre confiance, mais pas lâche à ce point! Dites-vous bien en tout cas que le brigadier-chef Jacomard est un excellent gradé et que vous ne lui venez pas à la cheville. Il en vaut dix, vingt, cent comme vous! Il a de l'autorité sur les hommes, lui! Au tableau d'avancement pour le grade de maréchal des logis, il a maintenant le n° 1!... Après tout, c'est peut-être ce qui dicte votre méchanceté à son égard? S'pas?

– Je vous remercie de me prêter de telles idées, dit Chalumot.

– Ménagez vos paroles!

– Non, mon capitaine. Et je soutiens que Jacomard est un malappris, un ivrogne, un véritable porc... J'en ai assez de nettoyer ses vomissures tous les matins... Il considère la chambre comme une bauge, déchire mes livres et se torche avec les pages...

– Taisez-vous! dit le capitaine. Je le répète, Jacomard est un

brigadier-chef plein de qualités. En dehors du service, qu'il se distraie comme il l'entend, ça m'est égal ! La cantine est un havre pour la troupe, et je ne m'insurgerai pas contre les écarts de quelques êtres qui n'ont pas eu, comme vous, la chance de pousser leurs études assez loin pour raffiner leurs goûts. La caserne n'est pas un salon mondain, Chalumot... Et vous devriez être rompu, après vos cinq années d'Écoles militaires, à tous ses inconvénients. J'ai eu de nombreuses conversations avec vos gradés de compagnie, à votre sujet, et je suis totalement édifié. Vous êtes antipathique à tous, inférieurs ou supérieurs, en raison de votre morgue, de votre vanité sans fondement, et surtout de votre inaptitude à bien remplir les missions dont on vous charge. Que vous soyez de garde ou de semaine, à la manœuvre à pied ou bien en convoi, c'est toujours la même incurie... Il faut vous surveiller comme un jeune soldat, passer derrière vous pour réparer vos bourdes et vos maladresses. Je commence à en avoir par-dessus la tête, Chalumot ! Aujourd'hui même, je vais demander votre rétrogradation... Et vous irez dans l'autre compagnie donner un peu de tintouin au capitaine Trugex, qui a la réputation d'être un vrai meneur d'hommes, lui !

Chalumot n'essaya pas de se disculper, d'attendrir le capitaine Déodat. Qu'il redevînt d'un seul coup deuxième classe, ou qu'on consentît, par miséricorde, à lui laisser quelque temps encore des galons de bricard, cela ne le mortifiait point. Au contraire... En toute conscience, il aimait mieux subir des lois empiriques, incompréhensibles, que d'être tenu de les imposer. Il souffrait de devoir accepter les ordres, les grossièretés, les engueulades des officiers et de leurs séides, mais, s'estimant l'égal des simples soldats, et ne se servant guère de son humble grade, il n'ajoutait pas un quelconque remords à ses tourments. Rien ne l'autorisait, pensait-il, à régner sur des hommes qu'on avait par force privés d'une existence normale, arrachés de leurs habitudes, de leur métier, de leurs affections,

en prétextant de hauts et nobles desseins, en leur claironnant aux oreilles, non sans ironie, les mots-clefs d'indépendance et de liberté, alors qu'il s'agissait principalement de légitimer la corporation des gradés de carrière et d'assurer à ses membres, le plus longtemps possible, la solde mensuelle, la sainte-touche, comme ils disaient, leur seul et positif idéal...

S'arroger le droit de gouverner ses semblables, de détruire en eux toute dignité, tout amour-propre, toute décence, toute délicatesse, toute notion d'individualité, de tact, d'élégance morale, chercher à les avilir, à les domestiquer coûte que coûte, en matant, de la bonne manière, leurs tentatives de révolte, c'est témoigner une impudence, une prétention sans bornes, se croire élu sur terre et concurrent du prétendu maître, renier tout progrès, toute civilisation, s'identifier, mais avec moins de courage et plus d'hypocrisie, à la race des seigneurs pour qui les serfs et les valets étaient censés ne posséder ni âme, ni cœur, ni cerveau...

Les gradés de l'escadron du train détestaient Simon et lui reprochaient de ne pas applaudir à leurs méthodes « en prenant des gants avec la troupe ». Heureux d'avoir acquis sous l'uniforme un semblant d'influence, d'avoir masqué leur vide héréditaire, leurs tares, leur manque de discernement et de finesse, d'avoir compensé, par de plates satisfactions, les quelques saines joies que la vie civile leur eût toujours cachées, ils exerçaient basement leur despotisme et se payaient sur les hommes qu'on leur livrait, sur les plus instruits et les mieux éduqués, de leur pauvreté native, en les contraignant à s'aplatir, en les ridiculisant en public pour leur inadaptation à cette cour des miracles. Que le jeune requis, lors de son incorporation, se targuât d'un métier libéral, peu courant, qu'il annonçât des diplômes, des titres universitaires, on l'obligeait aussitôt de dépouiller ses complexes d'artiste ou de philosophe, au grand plaisir de certains compagnons d'infortune, terrassiers, paysans ou marchands de vins, qui ne toléraient

pas, eux non plus, les différences intellectuelles.

La fameuse page d'écriture, qu'on réclamait des recrues à leur arrivée au corps, était rédigée sous la surveillance d'un sous-officier qui, le plus souvent, écrivait et lisait à peine. Et le chef comptable, spécialiste des caractères en belle ronde, des chiffres « qu'on dirait imprimés », se refusait à prendre le brevet supérieur, le bachot, le doctorat, la licence ou l'agrégation pour une preuve catégorique de savoir.

– Je vous demande si vous avez le certificat d'études. Répondez par oui ou par non ?

– Non, monsieur... Mais...

– C'est bien. J'inscris illettré... Au suivant...

Le commandant Dumangin dut se mordre les doigts après coup, le jour qu'il convia les brigadiers, brigadiers-chefs et sous-officiers de carrière point nantis de ce bon vieux certificat d'études, à fréquenter les cours du soir à l'école de Dommartinles-Toul. On vit alors des adjudants gâteaux, des chefs aux lourdes moustaches, des maréchaux des logis suffisants et forts en gueule, partir, après le repas, cahiers de classe en main, à la conquête d'un rudiment de culture. Sur la quinzaine d'ignares redevenus écoliers par discipline, deux seulement obtinrent la moyenne aux épreuves, et le commandant put se taper les cuisses à son aise.

Durant ses cinq années de service, Simon Chalumot eut le loisir d'apprécier ses chefs, d'analyser leur comportement, d'évaluer leur grandeur d'âme, de s'expliquer le choix de leur profession. Outre la secrète envie de pallier leurs déficiences au sein d'un monde naturel par ce pouvoir qu'on leur accordait d'emblée, sans qu'ils eussent à justifier leur valeur humaine, le bon état de leur subconscient, la plénitude de leurs facultés, ils avaient avant tout goûté, dans cette branche si facilement accessible, le gage d'une vie matérielle confortable, la longue assurance du boire et du manger à prix réduit, le tabac au rabais, les permissions et la retraite, la garantie

d'être respectés, craints, envies même toute leur existence, la possibilité d'affirmer près des femmes, consentantes ou non, les prérogatives inhérentes à leur condition de beaux militaires harnachés, bottés, dorés sur tranche, au verbe haut, aux plaisanteries poussées, à la main ferme et aventureuse, mille avantages, en somme, devant lesquels tout individu scrupuleux et fier aurait longtemps balancé...

Sans autre ambition que d'accroître leur solde et leur puissance en décrochant lustre après lustre des galons supplémentaires, ils méprisaient tous ceux qui tâchaient, en dehors du service, de s'élever, de s'instruire, de connaître les meilleures sources de contentements. Dédaigneux de toute lecture, de tout art, de toute passion profitable, ils se gaussaient des adeptes, les accablaient de leurs critiques, visant surtout Chalumot qui se rendait à Nancy exprès pour un film, une pièce de théâtre, et consacrait ses maigres gains à l'achat de livres et de revues plutôt que de leur offrir « un godet » de temps en temps, entre deux parties de manille coinchée.

Le mess et la cantine étant leur seul exutoire, ils y couraient à la moindre occasion, abandonnaient sans cesse leur travail pour s'en jeter un dans le col, et, aux heures de grande détente, y jouer aux cartes interminablement, en maltraitant les tables et les soucoupes, en accumulant les tournées de pernod, en ressassant d'éternels souvenirs de manœuvres, de jardinage, de pêche à la ligne, des histoires de cul, des palmarès de « grognasses » troussées à foison. Certains sous-offis, quoique mariés et pères de famille, n'hésitaient pas, le dimanche, à remonter au quartier pour partager avec les célibataires l'ambiance qu'ils chérissaient.

L'accès du mess était interdit aux brigadiers-chefs, mais si l'un d'eux, et Jacomard entre autres, proposait un abreuvage général, on se montrait coulant et bon garçon. Nul n'y manquait d'ailleurs, afin de s'attirer de précieuses sympathies, de frayer avec les innocents caïds. Chalumot, qui n'avait même

pas arrosé sa venue à l'escadron, paya cette impolitesse. Les sous-offis de sa compagnie s'étaient froissés de le voir conserver exagérément ses distances. Il ne riait pas à leurs farces, à leurs calembours, se tenait à l'écart, se croyait plus délicat, plus raffiné qu'eux tous, et cette attitude les irritait. En outre, ne pouvant se décharger sur lui de leurs responsabilités, il leur fallait demeurer en permanence dans les garages, surveiller le travail des hommes, et perdre ainsi les heureuses récréations dont ils profitaient jusque-là.

– Pas moyen de compter sur vous, Chalumot! Faut toujours être derrière vos fesses... Le boulot n'avance pas... Quel con, quel empaqueté vous faites, bon Dieu!

– Je vous vauz bien, chef...

– Soyez correct, hein? Ou je vous file le motif! J'en ai soupé de vos manières... Tout le monde en a soupé! Le commandant, le capitaine, toute la compagnie! C'est-y pas une honte de foutre des galons à un pignouf pareil!

– Je ne les ai pas demandés, chef... On me promet toujours de me les enlever, et j'attends encore...

– Ça approche, ayez pas peur! Pour l'instant, occupez-vous de faire astiquer les camions comme il faut... Je vous regarde...

– J'espère bien, chef... C'est votre devoir...

Et le maréchal des logis chef Moreau, dit le Squelette, qui roulait des torchons sous ses molletières afin d'augmenter le galbe de ses tibias, recommençait sa marche de fauve, pestant de ne pas se joindre aux collègues en train de picoler et de coincher en douce...

Avec les soldats, Chalumot ne se départait jamais de son calme et de sa courtoisie. Mais il savait à qui confier les ouvrages les plus sales. Rendant hommage à la vocation des engagés volontaires, il les comblait de corvées pour épargner à d'autres un surcroît de peine.

– J'ai déjà nettoyé les chiottes hier, brigadier-chef... Y a d'l'abus...

– Ne vous plaignez pas... Vous aviez la chance d'être libre, de disposer de vous-même, et il vous a plu d'entrer dans l'armée... Par paresse, sans doute... Peut-être aussi parce que la prime vous tentait, et qu'il est toujours agréable d'encaisser un peu d'argent sans douleur... Vous vous êtes vendu, n'est-ce pas? Acceptez maintenant de servir ceux qui sont ici contre leur gré...

Cependant, il n'accordait pas une égale considération à tous les appelés. En sus des ordonnances, larbins nés, peloteurs et mouchards, et des fiers-à-bras rogues avec la menue gradaille, mais placides et cois devant le moins dangereux des adjudants, il abhorrait les hommes contents de leur sort, prêts à se faire tuer pour un quart de rouge, ces pauvres êtres arrivés de chez eux comme d'une geôle, qui se croyaient soudain au paradis, et qu'un peu de propagande allait définitivement gagner à la grande cause. De même que leurs directeurs de conscience, ceux-là se sentaient régénérés, ennoblis, pleins d'aplomb parce qu'ils portaient depuis quelques mois une pelure sans trous, du linge potable, des écussons aux couleurs vives, un képi, des gants de laine, l'attirail complet, enfin, du petit soldat de France si prisé des serveuses de bistros et des jouvencelles de toute origine. Naguère honteux de leur disgrâce, de leur bêtise, de leur misère sciemment entretenue, n'osant affronter le prochain, rasant les murs, ils se pavanaient aujourd'hui, tendaient à parler fort, à jouer au plus futé, puis, gommeux et pédants, interpellaient les femmes au passage, quand ils ne se risquaient pas à leur palper la croupe en guise de présentation...

Pour certains paysans, certains ouvriers qui regrettaient leurs terres ou leur usine et détestaient l'armée, Simon Chalumot était plein de prévenances. Il n'usait pas avec eux du tutoiement à sens unique, comme bien des gradés; il l'exigeait en retour, et ne souffrait pas qu'on l'appelât brigadier-chef. Au courant de sa curieuse situation d'engagé volontaire contraint, ces braves types considéraient Simon

comme un des leurs et lui simplifiaient de leur mieux sa tâche.

D'autres hommes, étudiants, musiciens, avocats, se réunissaient dans sa chambre, lorsque Jacomard daignait l'abandonner. Mais le capitaine Déodat n'agréait point les cénacles à l'intérieur de sa compagnie.

– Je ne veux pas de ces privautés avec les jeunes recrues, Chalumot ! Comment espérez-vous avoir de l'ascendant sur vos hommes si vous les invitez à des surprises-parties de ce genre ? La caserne n'est pas un salon mondain, je vous le répète... Vous avez autre chose à faire que d'amuser les conducteurs avec votre gramophone, et de discuter avec eux des problèmes qui ne sont d'aucune utilité pour la bonne marche de l'escadron. C'est la troisième fois qu'on me signale ces manquements à la discipline... Attention, s'pas ? Il y a trop longtemps que je vous promets de faire sauter vos galons. Vous allez décrocher la timbale, Chalumot ! Après, il sera trop tard pour pleurnicher et vous repentir. Le lieutenant Buffet est écœuré de vos procédés... Il estime que vous déshonorez les enfants de troupe, et fait pression sur moi pour que je balaie mes derniers scrupules de brave homme et de père de famille... Vous êtes averti... À la prochaine faute, je vous saque. Vous m'avez entendu, s'pas ?

– Je crois, mon capitaine...

Avant qu'on se décidât enfin à le rétrograder, Chalumot multiplia les esclandres. Lors de la visite d'un photographe officiel, il résolut de ne pas s'aligner auprès de ses confrères en uniforme de gala qui, songeant à la postérité, méditaient la meilleure pose, la plus sublime posture, l'angle le plus flatteur. Camouflé dans un garage, Simon craignait qu'on ne l'obligeât, lui aussi, de bien regarder le petit oiseau.

En effet, le capitaine de compagnie délégua son adjoint à la recherche de Chalumot. Et lorsque le lieutenant Buffet l'eut découvert, couché sur la banquette d'un camion, un livre entre les mains, il explosa, jura, s'étrangla, mais Simon ne céda pas.